

Matières secondaires

Essai d'art tellurique

Texte introductif

Empédocle laissa l'une de ses sandales au sommet de l'Etna. C'était là l'indice d'une destination qu'il emprunta seul et dont l'issue funeste est connue. Tourmenté par le mystère d'une Nature à la fois nourricière et destructrice, et à laquelle il demanda, sans doute, par une extrémité, qu'elle le révélât à lui-même, il s'anéantit en plongeant dans le feu minéral, la pierre ignée, pour y recevoir les lavements de l'éternité, avec le pied nu du dieu qui n'aurait besoin d'aucune protection et qui n'aurait plus rien à craindre de la terre des mortels ; et peut-être aussi pour précipiter une finitude qu'il savait certaine, mais à laquelle une folie pourrait le soustraire. Empédocle réalisa le pari du philosophe Pascal sur un autre mode. Et nul ne peut dire s'il l'a gagné ou perdu.

La mort d'Empédocle suggère bien des interprétations, quand il n'est pas sûr que le philosophe thaumaturge, suicidaire, accidenté ou transfiguré par le volcan, connût lui-même les raisons de son acte ou s'il eût même conscience de la détresse ou de la démesure qui le précipita dans le cratère. Et cette énigme ajoute à son éclat plus que s'il avait écrit les motifs de son geste. Mais jamais la certitude de son suicide ne lèvera l'obscurité d'une explication que nous attendons encore. S'il existe d'innombrables victimes d'éruptions volcaniques, le sort atroce de ceux qui périssent sciemment par ce feu là n'aura guère fait d'émule par la suite. Mort initiatique. Mort-amie. Abandon à la vie et à la destruction, unis en une puissance insécable. Mariage du ciel et de l'enfer en un suprême paradoxe.

Fondu sonore

STROMBOLI

Au nord-ouest de l'Etna, dans les îles éoliennes, se dresse Stromboli.

Stromboli n'est pas une île, mais un volcan dans la mer, en activité permanente depuis trois mille ans. Que des hommes s'y soient installés, aura suffi à établir trompeusement dans les esprits que ce volcan est une île. Ils y ont bâti des habitats précaires dont le destin est suspendu à l'activité erratique, mais régulière du volcan, flanqué de ses bouches, expulsant en alternance le

tonnage diaphane du magma, la vapeur d'eau, les gaz toxiques et la fumée cendrée.

Le magma consacre la fusion du minéral, du feu, de l'air et du gaz. Pour celui qui aura pu contempler de près les jaillissements de cette matière (materia prima), le volcan s'exprime à travers des inspirs et des expirs, comme un pneuma destructeur et libérateur, dont la puissance encapsulée par la terre, reconduit à quelques minutes d'intervalles, et parfois moins, l'éjection du magma pressuré par les gaz.

Le volcan Stromboli est tourné vers les îles éoliennes en un panoptique où, la Méditerranée, imprègne de son mythe les rivages ensoleillés de la conscience. « Méditer une année en Méditerranée », voilà l'année sabbatique que tout besogneux appellerai de ses vœux.

Mer azurée et fracas chthonien. La langueur émolliente des brises contraste avec les reliefs biseautés. Rien ici de la douceur présumée de la Méditerranée, malgré l'allégresse marine. Si la mer atténue les rigueurs du volcan et veloute la menace sourde qui se déchaîne en un paroxysme annuel au moins, précédé de signaux sismiques, les autres éléments complètent néanmoins sa vigueur. Les vents y soufflent fréquemment et les flots houleux creusent brutalement, même en été. La raideur des pentes, les maquis d'épineux, de lentisques et de romarins prostrés, le soleil exoriant, le tranchant et l'abrasion des rochers, que la mer, à l'échelle des siècles, n'eût guère le temps de polir, parce que ce volcan ne s'endort jamais, font que tout ici s'irise et s'hérise, explosif. Et cette force des éléments stimule bien des tempéraments, pour que certains voyageurs, y ayant séjourné une fois, décidèrent d'y demeurer ou d'y prendre leurs habitudes.

Et il y a le Sirocco, ce vent chaud et voluptueux qui égaie les âmes déjà rendues affables par le soleil, et après suscite en elles ce léger agacement qui fait délirer les conversations humectées de vin blanc, en ces îles où les vignes sont naines pour éviter que le vent ne rafle à la place des vigneron.

Et il y a la lumière solaire et les nuits qu'on voudrait retenir. Voie lactée et comètes, cieux tuméfiés par des couchers antiques, nuages cyclopéens par temps d'orage. Mais rien ici ne fait oublier le volcan. Et sous l'effet de quelle contrainte ou de quelle attraction peut-être, des êtres humains se fixèrent un jour sur ses flancs ? La pénurie de terres habitables est-elle à ce point avérée en Méditerranée, qu'elle poussa certains à une promiscuité tremblante avec un monstre vivace, se dressant sur une hauteur de presque trois kilomètres du plancher océanique ?

Stromboli crache une lave légère et acide, jaillissant de poches en surpression, dont l'activité est renforcée par la vapeur d'eau météorique et les infiltrations d'eau de mer dans la cheminée principale. Son activité est toute en constance et virulence, à la différence des autres îles éoliennes exemptes aujourd'hui d'activité éruptive ; si ce n'est Vulcano et ses émanations de soufre qui coagulent, se minéralisent et s'agglomèrent en pellicules jaunes, oranges ou turquoise bleuissant. L'histoire humaine sur Stromboli se réduit au nécessaire, dicté par la survie. Nul vestige antique, quoique les traces sibyllines des sépultures des marins grecs échoués dans l'antiquité ; et les décombres de maisons infortunées, aux fondations sises sur la roche mouvante, exposées à la chute des bombes volcaniques. A la différence d'autres volcans dans le monde, aux sursauts cataclysmiques, mais qui demeurent ensuite longtemps endormis entre deux chaos séculaires ou millénaires, l'activité de Stromboli, elle, ne fléchit jamais.

Malgré le paroxysme de mille neuf cent trente qui donna naissance au cratère actuel, et transforma le cratère antérieur en un stratocratère, dont la traversée martienne est fascinante, il est probable que la fureur du volcan, dans l'avenir, mettra un point final à la manie de baptiser *île* une gueule d'enfer évasée sur la mer divine. On devine, à contempler l'expulsion orgiaque du magma, comme un suspens. On entend des voix sourdre du fonds de la terre, lesquelles parleront sans doute un jour d'une seule bouche enfin rassemblée. La conscience régionale frémit à cette idée, avec certes le désir de se prémunir d'une explosion stochastique, mais de lui survivre aussi pour satisfaire à une curiosité pour l'après, et de découvrir le remodelage géophysique et humain qui en résulterait, de Palerme à Naples, de Lipari à Messine ; l'Etna, le Vésuve et le Stromboli marquant les pôles d'un triangle d'où surgirait un jour un méga-volcan dont les cendres envelopperaient la Terre dans une nuit séculaire imperméable aux rayons du soleil.

Le volcanisme est sans doute le témoignage le plus ostensif sur terre de la création continuée du monde, sans que nous ayons besoin d'imaginer toutefois l'intervention d'une ingénierie divine, qui superviserait l'ensemble des tâches spécialisées que les Grecs distribuèrent aux Olympiens peuplant leur panthéon.

A Stromboli, le magnétisme terrestre, qui aime les corps, n'est pas une image. C'est une expérience dont on prend conscience à ses dépens : le corps trépide, zébré par des ondes, suaves et vénéneuses à la fois. C'est la sensation d'une irradiation aussi bienfaitrice qu'anormale. Et l'attrait de ces paysages procède d'une compilation : l'incandescence du feu, le dynamisme de l'eau et la caresse du vent ; la peau, elle, s'imprègne des exhalaisons entêtantes des essences.

Il y a aussi à Stromboli le déversoir magmatique du volcan : la Sciarra del fuoco, née d'effondrements successifs. Sa pente abrupte et vertigineuse plonge, sur une largeur à sa base d'au moins deux kilomètres. Au fait du cratère, une corniche égueulée, où s'accumulent provisoirement les matières éruptives, et d'où dégringolent des blocs de lave dans un fracas qui rappelle l'avalanche de poudreuse ou la chevauchée des Titanides. En 2003, 6 millions de tonnes de roche s'effondrent dans la mer, provoquant un tsunami.

La Sciarra étire une sombre crinière de roches volcaniques, dont certaines, agrégées en gargouilles, vocifèrent le soir dans un couchant ouranien des plus étranges. Quand la lune épand sa lueur sur ces terres arasées et qu'un faisceau de flots d'argent apparaît, les gerbes de feu du Stromboli, sous les auspices de l'astre, composent un tableau dépeignant un instant cosmogonique, un chaos primordial avant que Gaïa et Ouranos, Nyx et l'Erèbe, Tartare et Eros, en principes structurant de l'univers, n'en émergent pour en distinguer le haut du bas. Nous ne sommes pas ici au bout du monde, mais dans une extrémité du monde, un univers plutonique à deux cent kilomètres de Naples et à une centaine de Palerme.

Les explosions se succèdent lors des paroxysmes. Fusent alors les sonorités caractéristiques de la morphologie des bouches d'où elles émanent. Tantôt, on dirait l'effervescence des bulles d'un pétillant naturel après éjection du bouchon : là, une détonation dont le timbre similaire à celui d'une cymbale géante, sur laquelle aurait frappé un Issoire, propage dans l'air un tonnerre succédant à l'onde de choc. Après, c'est le vrombissement en crescendo d'un réacteur d'avion et, enfin, une crépitation rougissant un ciel criblé par des artificiers célestes ; autant de modulations éruptives suivies de près par le dévissage des matières. Ces dernières dévalent la pente sur sept cent mètres de dénivélé en levant un suaire de poussière et de cendre avant d'écumer dans la mer.

Enfin, Stromboli est un champ d'expérimentation pour la perception. Les sens y disposent plus pleinement d'eux-mêmes. Et notre perception, moins verrouillée sous ces cieus qu'à l'habitude, devient une activité par laquelle nous repoussons les limites de notre propre monde.

A aucun moment, l'attention portée aux choses, ventilée par la brise et halée par le soleil, ne se lasse et ne se relâche.

Voir, ressentir, respirer, prennent un ascendant croissant et dévorant. Se posant sur les eaux bleues et sombres de la Méditerranée, recouvrant les

abysses telluriques, sur les épineux et les cactacées accrochés aux pentes du volcan, le regard s'applique à détecter les variations et les frémissements d'un univers, dont l'immobilité apparente, doit au sentiment de béatitude qui s'empare de nous dès lors que, contemplant la Nature, nous en figeons l'essence à travers l'envoûtante fixité d'un panorama. Or, la Nature, ce sont les cycles d'existences enchevêtrés de l'animé et de l'inanimé. Leibniz affirmait de l'inanimé qu'il est du *vivant mort* -, dont la métamorphose des structures, du mouvement infime et indétectable à la fulguration, suggère à la pensée des invraisemblances qui lui donnent le vertige. Il est probable que la majesté, en apparence inaltérée des paysages, inspira aux humanités la pensée du sacré. Et le caractère supposé immuable de la nature laissaient ces dernières dans l'ignorance d'un changement perpétuel, en réalité, dont la géologie terrestre campe le théâtre.

Le temps, au sein de ces paysages ravinés et de ces reliefs torves, s'écoule d'une façon déplorée, comme s'il eût fallu ici plus qu'ailleurs *le retenir*, afin de permettre aux sens d'en prendre une mesure toujours plus optimale ; de lotir dans une durée, dans la sensation de la durée, toutes les expériences de l'instant, des plus insignifiantes aux plus jubilatoires ; instants que l'on dilaterait à l'infini, comme une caresse s'éternise sur un corps désiré. Le temps passé à ne rien faire à Stromboli, sinon à employer ses sens à percevoir plus finement les éléments et les phénomènes tels que les soubresauts de l'activité volcanique, s'écoule plus vite que le temps qu'on aurait passé ailleurs. Et il se pourrait alors que la pensée soit à l'image de ces plantes que la lumière, soudain réverbérée des eaux saumâtres, extrait de la torpeur et sauve d'une insidieuse fanaison.

A Stromboli, je rêve éveillé,

Tu dors debout ;

La réalité est devenue le théâtre de mon sommeil ;

et, dans ce théâtre, nous évoluons comme on le ferait les jours ouvrés, aux heures d'affluence, dans des transports hors du commun ;

avec des gestes d'invertébrés,

telle l'onde d'éole qui gerse la surface de la mer,

ou l'onde sismique qui plisse la croûte terrestre ;

en danse, en image, en musique, l'onde se fait pulsation.

Yovan Gilles

